

POL-P. GOSSIAUX  
 Université de Liège

THÉORIES ET POSITIONS ACTUELLES  
 IX  
 EPISTÈMÉ DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE  
 ET ANTHROPOLOGIE

à A. Vandegans

L'histoire littéraire est née au XVI<sup>e</sup> siècle de la prise de conscience d'un écart désormais sans remède entre l'ordre de l'Être ou de la Nature et celui de la *Res Literaria*. Jusqu'alors le réel et le langage étroitement impliqués dans un jeu de références mutuelles ordonnaient *ensemble* le domaine de l'Être et de la Liberté (1).

Les théories du *Dabar* hébreux et du *Logos* grec ont longtemps pesé sur l'*epistémé* entière de l'Occident. Les mots, signes naturels des choses étaient faits à leur ressemblance et recelaient dès lors la clef de leur essence (2).

Il appartient au langage de conférer aux choses leur réalité, bien plus que leur apparence ou leur structure intime. Et la littérature, l'ensemble des livres parlés ou écrits, loin d'apparaître comme le lieu de la « re-présentation » d'un monde existant sans elle était appelée à en révéler le sens ultime. Les livres « enveloppent » le monde écrit Fichet: ils sont « conglutinés, concaténés » au réel pour dévoiler les mystères qui l'enrobent « comme de multiples involucres » (3): « *liber...arcana revelans, obscura clarifians* » (4).

De même, les livres enveloppent l'homme dont ils transcrivent le savoir dans l'ordre de l'intemporel: le Monde Littéraire est à l'homme ce qu'est le « grand miroir du Monde » au microcosme: « *Microcosmo Megaloscopus hoc est Mundus literarum in Homine.* » (5)

(1) C'est sur cette opposition que repose l'Encyclopédie médiévale — celle de Vincent de Beauvais en particulier. Le domaine de l'Être s'étend à la Nature et à la Morale; le Livre engendre les Sciences et l'Histoire. (*Bibliotheca Mundi, in lim.*)

(2) Cfr. M. FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, P., 1968, Part. I; Pol-P. GOSSIAUX, *La critique à l'Age Classique. Essai sur ses définitions et ses fonctions*. Liège, 1969, (Stencyl), t. I pp. 52-226.

(3) A. FICHET, *Arcana studiorum omnium...* (1649); rééd. de Lambecius in *Prodomus historiae Literariae*, Leipzig et Francfort, 1710, f° 2.

(4) Lucas de PENNA, cit. par MADERUS, *De scriptis et bibliothecis antediluvianis*, 1668, p. 8.

(5) A. FICHET, *op. cit.*

C'est pourquoi, tout savoir s'élabore alors comme un exercice de lecture: l'Encyclopédie ce projet inscrit au plus profond du rêve de l'Occident, de Vincent de Beauvais à Alstedius, à Leibniz, se proposait de retrouver le contenu et la logique du monde en classant et en ordonnant le savoir dispersé dans les livres: ces « choses » que le langage avait arrachées au mystère.

Il ne pouvait y avoir d'histoire de la *res literaria*. Peu importe le temps et l'espace de la parole si son contenu est appelé à fonder, contre la nature elle-même — changeante et fugitive — la permanence du monde:

« L'ensemble des livres, écrit Richard de Bury, contient Dieu lui-même... C'est en eux que réside la nature des êtres célestes, terrestres et infernaux... Dans les livres, je retrouve vivants les morts; j'y vois le futur. Les guerres se règlent par les livres. Le droit de la paix naît d'eux. Tout se corrompt et se flétrit en ce monde temporel: Saturne ne cesse de dévorer ce qu'il engendre; il ferait périr toute la gloire du monde si Dieu n'avait procuré aux mortels le remède des livres... Le divin Boèce estime que les voies de la vérité sont triples: celle de la pensée, celle de la parole, celle de l'écrit. Mais la vérité de la parole meurt avec le son lui-même; la vérité de l'esprit n'est qu'une sagesse qui git dans l'obscurité tel un trésor invisible.

Les livres, seuls, sont dispensateurs de liberté... » (6)

Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, ce rapport des choses et des mots à la permanence s'inverse. La Nature, jusqu'alors insaisissable s'offre comme seule référence de l'Identique et la littérature est expulsée du domaine des essences pour retrouver celui du hasard et de la contingence.

Pétrarque, dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, oppose les livres de l'homme à Dieu et à son Univers, toujours identiques à eux-mêmes. Les « naturalistes », les physiciens confrontent le monde contradictoire de la parole à la logique du réel. Les philologues, mesurant plus que d'autres la précarité de l'aventure culturelle, devinent que le livre abandonne peu à peu son sens au temps et ne retrouve sa justification que par l'histoire, soit ailleurs que son contenu, les mots dont il est fait.

Une nouvelle séméiotique donne au soupçon qui pèse dès lors sur les « lettres humaines » sa référence théorique. Elle affirme, avec Arnobe et G. d'Occam, et contre le choix qu'avait posé l'Occident à la suite du *Cratyle*, que le langage est purement humain. Que les mots n'emportent rien de la mémoire et de l'essence des choses et qu'ils opèrent, au contraire, en isolant

(6) Richard DE BURY (ou d'Aungerville (1281-1345)), *Philobiblion* (parfois attribué à R. Holcoth) in *De bibliothecis nova accessio collectioni Maderianae adiuncta*, I. A. Schmidt; Amsterdam, 1703, pp. 6-9.

certains de leurs aspects (dissolvant les autres) selon les lois d'un code de pensée lui-même conventionnel. Que l'ordre du langage, loin de pouvoir constituer le paradigme de l'Être s'inscrit en marge de celui-ci et *contre* lui (7).

L'homme apparaissait dès lors comme totalement libre, et totalement responsable de son discours et de son écriture. Loin d'être « parlé » par le monde et de le révéler, il le parle, sans jamais pouvoir faire mieux selon le mot d'Aristote, que le représenter ou l'imiter.

Dès lors, s'instaure un double procès.

**PROCÈS CRITIQUE** tout d'abord et qui porte sur la légitimité même de la littérature. Pourquoi en effet la copie qui multiplie l'identique et le désagrège ? Pourquoi cette « violence » faite par l'art à la Nature (8) ? Pourquoi l'ordre de la représentation, de la singerie (9), puisqu'il est destiné à se fermer sur lui-même, dans l'enceinte de ses propres nécessités logiques et grammaticales pour constituer un monde de chimères et de folie. La critique littéraire classique, nous l'avons montré longuement ailleurs (10), tire souvent sa propre légitimité de la valeur même de ces questions qui, l'on ne saurait l'oublier, nourriront un jour, avec Jean-Jacques, une remise en cause radicale de la culture (civilisation) elle-même.

Car souvent, le procès se décide sur une condamnation sans appel de la parole et de l'écriture. Saint-Cyran rappellera, à la suite des Pères, que le langage dérive du péché et qu'il est à la fois le signe et l'agent de l'aliénation de l'homme, de son expulsion de l'ordre de la permanence.

**PROCÈS HISTORIQUE** ensuite qui interroge la raison d'être de la littérature et tend à la justifier. Puisqu'au regard de la Nature, identique à elle-même, le propre du langage est de s'inscrire dans le temps, d'être non répétitif, c'est le temps lui-même de l'écriture qu'il convient d'interroger pour l'investir de sens.

Cependant le temps classique diffère radicalement du nôtre et le concept nous en échappe encore presque complètement. Alors qu'aujourd'hui il est défini, semble-t-il, comme l'une des

(7) Cfr. parmi une multitude de textes, ARNAULD et NICOLE, *Logique*, Part. I, ch. 12 ; BOSSUET, *Logique*, Liv. I, ch. 3 ; LOCKE, *Essai philosophique*, Liv. III, ch. 2 ; LEIBNIZ, *Nouveaux essais*, Liv. III, ch. 2. Pour une discussion sur la possibilité même de la « convention » linguistique, cfr. FRAIN DU TREMBLAY, *Traité des Langues*, Amsterdam, 1709, ch. III, pp. 13-18. (Cfr. aussi notre *Critique à l'Age Classique*, t. I, pp. 73-100).

(8) Sur le concept de l'art conçu comme « violence » faite à la nature, cfr. notamment ANT. GOUDIN, *Philosophia Divi Thomae*, t. II, *Physica, Disput. II, Qu. I. art. III* (pp. 161 et sv.).

(9) Sur la science et la littérature, conçues comme « singerie », cfr. notamment R. FLUDD, *De naturae simia seu technica macrocosmi historia* (1617).

(10) GOSSIAUX, *op. cit.*

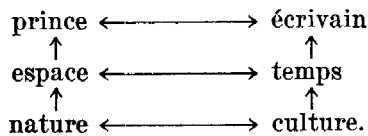
dimensions de l'espace impliquant celui-ci dans un sens irréversible, il est perçu alors comme sa mesure extérieure: une figure qui en représente le mouvement, sans l'atteindre en rien <sup>(11)</sup>.

Cette figure s'apparente à un damier dont les pions trouveraient leur analogue dans les actions et les produits de l'homme. S'il est clair que chaque pion pour occuper la case qui est actuellement la sienne n'a pu que traverser d'autres cases, dont le nombre est limité et la position déterminée, il est cependant indifférent de connaître ce parcours pour apprécier la valeur actuelle du pion et le rôle qu'il est en mesure de jouer.

Les premiers historiens de la *Res Literaria* conçoivent l'espace et le temps spécifiques de la culture comme le champ idéal d'un savoir *en-soi*, qui se constituerait parallèlement à celui de la nature, dont l'homme, par ses œuvres successives, serait appelé à investir les « cases ». L'analogie avec l'espace géographique est d'ailleurs explicite: de même que les Princes, par leurs conquêtes, annexent de nouveaux territoires à leur empire, occupant ainsi une nouvelle parcelle de la « Nature », l'écrivain par son écriture, investit de nouvelles parcelles du champ idéal du savoir, instaurant en marge de l'espace géographique un ordre nouveau destiné à le recouvrir un jour totalement.

Mylaeus, auteur d'une première ébauche d'*Historia Literaria Universalis* <sup>(12)</sup> (1551), conçoit celle-ci comme le reflet d'une « histoire des princes » et cela dans le prolongement d'une « Histoire du Savoir » qui doublerait une « Histoire de la Nature ».

L'écrivain est à la sagesse ce qu'est le prince à la nature: il est au temps ce que celui-ci est à l'espace, selon ce schéma:



Le but immédiat de l'histoire littéraire, précise encore Mylaeus, est de montrer les travaux des écrivains, de décrire les progrès et « accroissements » (*incrementa*) de la littérature, d'expliquer par quelles voies les œuvres se sont transmises au fil du temps. Et de chaque œuvre, il importera de montrer comment elle a « augmenté le savoir » <sup>(13)</sup>.

Inutile de mesurer le tribut que doivent de tels impératifs à l'éthique humaniste, qui avec Pic de la Mirandole et G. Manetti, donnait à l'homme mission de parfaire l'œuvre de Dieu et de lui donner sens.

(11) GOUDIN, *op. cit.*, t. II, *Quaestio Tertia. De tempore*. (pp. 332-349).

(12) Cfr. *De scribenda universitatis rerum historia libri quinque* ..., Basle, I. Oporin, 1551, pp. 239 sq. « *Excursio ad historiam literaturae* » et 244 sq., Lib. V. « *qui est de literatura* ».

(13) *Op. cit.*, pp. 239-244.

Le but de l'histoire littéraire est dès sa naissance, de situer le « progrès » de l'homme dans l'ordre du savoir et donc de définir la spécificité de ses littératures par rapport aux invariants de la Nature. Mais le concept « temps » n'impliquant par lui-même aucune notion de progrès, elle se trouve alors incapable d'établir la moindre relation de sens entre le *temps* du livre et son contenu. Au contraire, la chronologie apparaît comme un système de *connotations* de l'écriture: un pur indice que le situe sur le damier imaginaire du temps. Le temps demeure, comme dit notamment Pierre Grégoire de Toulouse, *adijectum* à la chose qu'il situe: un ajout<sup>(14)</sup>.

L'« histoire » accumulera donc à côté de l'œuvre tous les signes du temps qui la situent, sans l'atteindre vraiment ni la signifier: faits historiques, économie, traités de paix ou de guerre, inventions, voyages, etc. Le *Prodomus Historiae Literariae*<sup>(15)</sup> de Lambecius illustre pareille impuissance. Dans les *Prolegomena* de son œuvre, Lambecius définit ainsi la tâche de l'Histoire littéraire: « montrer par qui, quand et comment la littérature a été inventée, augmentée et renouvelée au cours des temps » et cela « à travers les innombrables transmigrations des peuples et les incessantes calamités qui frappent le genre humain »<sup>(16)</sup>. Mais son *Prodomus*, première tentative pour réaliser ce projet n'est qu'une vaste « chronographie » qui distribue confusément, sur chacun des degrés du temps, faits politiques, économiques, culturels et littéraires. Le rapport chronologique n'acquiert jamais de sens étiologique. Il est le signe de la coïncidence et de la connotation: les faits occupent la même « case » du damier — sans plus<sup>(17)</sup>.

Comment s'étonner dès lors de voir Fabricius, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, assimiler la *via chronologica* (méthode chronologique) de Lambecius à une simple méthode classificatoire, parmi d'autres tout aussi valables, dont la *taxis* est pourtant étrangère au temps: classements géographique, logique ou « classique » (répartition des œuvres selon la « classe » des sciences à laquelle elles appartiennent) et même alphabétique<sup>(18)</sup>.

(14) *Syntaxeon artis mirabilis*. Cologne, 1610, t. II, Lib. XX, cap. IV *De arte scribendae historiae*, pp. 201 sq.

(15) Publié en 1659, continué en partie par H. CONRINGIUS (*De scriptoribus XVI post C. N.* (1662)), il sera réédité en 1710 par J. A. Fabricius.

(16) *Prodomus ... reed.* Fabricius, Leipzig-Francfort, 1710, pp. iii-iv.

(17) L'Histoire littéraire du X<sup>e</sup> siècle, par exemple, aurait été composée « d'une notice sur les Empereurs de l'Empire germanique, de l'Histoire du concile de Constance, d'une dissertation sur l'invention de l'imprimerie, de l'histoire de la fin de l'empire romain d'Orient, d'une dissertation sur la découverte de l'Amérique, d'une *recensio* des Pontifes, de plusieurs dissertations sur la constitution de nouveaux ordres religieux et enfin d'une *recensio* des Ecrivains: Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, Historiens, Orateurs, Poètes. Le tout se clôturait sur une Dissertation relative aux Académies et aux Ecoles célèbres de l'Epoque. (*Prodomus*, pp. 275-280).

(18) *Praefatio au Polyhistor Literarius, Philosophicus et practicus* de D.G. MORHOF (ed. 4a, Lubeck, 1747, t. I, f° 2).

En général, le terme *Historia* appliqué à la littérature ne diffère pas dans son extension sémantique de celui que comporte l'expression *Historia Naturalis* telle que l'entendait l'Age Classique à la suite d'Aristote et de Pline: « relation de... », « description de... ». L'Histoire Naturelle s'est longtemps imposée à l'Histoire Littéraire comme référence épistémologique et modèle méthodologique. L'identification du temps à une figure de l'espace tendait en effet à réduire la spécificité de la culture qui n'avait précisément pu s'affirmer que par son appartenance à un ordre *différent* (celui du temps non-répétitif) de celui de la Nature, immuable. Or, le propos de l'Histoire Naturelle fut, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, d'« observer, de décrire, de classer (et aussi de nommer<sup>(19)</sup>) les « ouvrages de la Nature »<sup>(20)</sup>.

Ce fut la tentation constante de l'Histoire Littéraire classique de s'enfermer dans ce rêve purement classificatoire, dont l'expression fut d'ailleurs l'immense projet de ce qu'on appelait la *Bibliothèque Universelle*<sup>(21)</sup> — catalogue systématique de tous les livres du monde — et qui fut réalisé partiellement pour la première fois par Conrad Gesner, l'un des créateurs de la taxonomie botanique et zoologique<sup>(22)</sup>.

Il nous semble légitime d'affirmer que l'Histoire Littéraire a toujours postulé, quoique souvent inconsciemment, l'existence d'une analogie entre les espèces animales et botaniques et les « espèces littéraires ».

C'est pourquoi l'on admit sans grande discussion à la fin du XIXe siècle l'identification opérée par Brunetière des « genres » aux espèces animales<sup>(23)</sup>. Le rapport de la Nature et de la Littérature au temps s'était, il est vrai, inversé depuis.

\*  
\*\*

L'absence d'une étiologie systématique du fait culturel n'explique pas seule l'impuissance à laquelle fut longtemps réduite

(19) Cfr. Ch. LINNÉ, *Système de la Nature. Classe première. Du règne animal*. Bruxelles, Lemaire, 1793, p. 7.

(20) Cfr. BUFFON, *Discours de la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle (Oeuvres complètes)*, P., Garnier, s.d., t. I, pp. 1-32.

(21) Ce rêve formulé dès 1350 par Guillaume de Pastrengo anima l'érudition et l'encyclopédie classiques, jusqu'en plein XVIIIe siècle. Il est au cœur de l'œuvre de Leibniz et justifie les tentatives de Baillet et de Morhof. Il hante R. Savonarola (1699), Marucelli (1713) et Crenius. En 1738 encore, le P. Réneaulme conçoit le *Projet d'une Bibliothèque Universelle* dont l'objet était la totalité de la littérature (sciences et belles-lettres) de tous les temps et de tous les pays, orale ou écrite, manuscrite ou imprimée, existante ou perdue. (Sur la « Bibliothèque » classique, cfr. notre *Critique*, pp. 143-160, 236-322, 515-532, 554-559).

(22) Cfr. *Bibliotheca Universalis, sive catalogus omnium scriptorum* (1545) suivie des *Pandectorum sive partitionum universalium libri xvi*. (1548).

(23) L'on se souvient aussi que Sainte-Beuve rêvait d'une « histoire naturelle des esprits » et qu'il postulait une analogie entre les « familles d'esprits » et les espèces des sciences naturelles.

*l'Historia Literaria*. La surface même de l'objet qu'elle se proposait d'investir rebutait toute mesure et ne pouvait que la paralyser. Elle fut donc contrainte d'opérer certains découpages. Et d'en réduire la superficie. Les choix qu'elle admit alors empiriquement constituèrent, lorsqu'elle sut les justifier, les principes mêmes de son épistémologie — et cela jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Ils portent sur trois concepts: a) l'étendue de la *mathesis* littéraire b) le temps et c) l'espace de la littérature.

Nous les examinerons schématiquement.

a) *Le Champ littéraire*

Au delà des innombrables taxonomies qu'élaborent, du XVe au XVIIIe siècle, philosophes, encyclopédistes et théologiens, la *mathesis* classique reste dominée par une opposition:

DIEU	HOMME
Nature	Culture
Espace	Temps
Lois	Hasard <i>et/ou</i> Liberté.

qui impose comme le rappelle Buffon, une distribution du savoir « en deux grandes classes: L'Histoire Civile et l'Histoire Naturelle » (24).

Dès le départ, on l'a vu avec Mylaeus (et l'on pourrait citer aussi Neander (25)), l'histoire littéraire étend son objet à l'Histoire civile tout entière. Il est vrai qu'elle exclut de l'enceinte de celle-ci l'Histoire des princes qui, parce qu'elle s'articulait dans l'espace, semblait « prolonger » l'Histoire Naturelle.

Mais avec Bacon, celle-ci bascule à son tour dans le temps et dès lors l'histoire littéraire ne fut plus définie que comme une *partie* de l'Histoire Civile. Cependant, comme son objet demeurait pensé dans le rapport que l'écriture entretenait avec la nature, l'histoire littéraire ne pouvait que s'étendre aussi aux sciences naturelles — dont l'instance était également l'écriture.

En se proposant, avec Bacon, de décrire les variations du savoir humain, elle s'apparentait donc à un vaste projet d'anthropologie générale (26).

A côté de la classification *Histoire Naturelle / Histoire Civile*, les philologues proposent eux, une taxonomie proprement épistémologique qui ordonne les sciences et les arts en:

(24) *Op. cit.*, p. 14.

(25) M. Neander proposa en 1558 un *Plan d'Histoire Littéraire Universelle* que Lambecius reproduira, partiellement, en tête de son *Prodomus*.

(26) *Le progrès et avancement aux Sciences divines et humaines...* traduit en français par A. Maugars, P., Billaine, 1624, pp. 194-197.

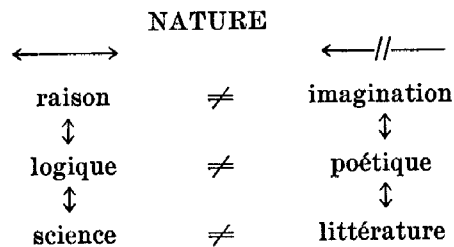
- I. *Doctrinae verborum* (sciences des mots), comprenant selon Vossius: la grammaire, la poétique et la rhétorique.
- II. *Doctrinae rerum* (sciences des choses), réparties selon leur dépendance
- à la mémoire (histoire civile et naturelle)
  - à l'imagination (poésie)
  - à la raison (philosophie, sciences)
  - à la révélation (théologie) <sup>(27)</sup>.

Cette taxonomie postulait donc que chacun des domaines du savoir (y compris la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles) était régi par une grammaire, une poétique et une rhétorique spécifiques. Que toute science était donc, à la lettre, « littérature ». Or, la « grammaire » des sciences de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle — et peut-être faudrait-il évoquer le poids de l'invention des langages algorythmiques de l'algèbre et de la géométrie — tendait à annuler le rapport spécifique des sciences dépendant de la raison et de la révélation, à leur propre langage. La dimension « littéraire » de chaque science se dissolvait ainsi dans la transparence d'un langage réduit idéalement à un code d'algorythmes <sup>(28)</sup>.

Au contraire, le propre des « sciences » (poésie, histoire) de l'imagination et de la mémoire semblait résider dans leur impuissance à se constituer en dehors des lois régies par les *scientiae verborum* (grammaire, rhétorique, poétique), ailleurs que dans l'articulation de ce qui au regard du langage annulé des « savants » apparaissait clairement comme un sur-langage.

Toutes les sciences relevant de la classe de l'*Histoire Naturelle* (de la première taxonomie) furent donc expulsées du domaine de la littérature « proprement dite » qui fut dès lors confinée dans le canton de la poésie et des « belles-lettres ».

Dès lors, la classification *Histoire Naturelle / Histoire Civile* peut être recouverte par ce schéma binaire:



(27) Cfr. *De quatuor artibus popularibus. De Philologia et scientiis mathematicis...* Amsterdam, Blaeu, 1660, p. 4.

(28) Cfr. notre *Critique...*, t. I, pp. 73-100.

La « science » va être appelée à fonder seule l'ordre du savoir, tandis que la poésie, les « belles-lettres » vont se refermer sur elles-mêmes dans la nécessité de leur poétique, en dehors de tout savoir, de toute relation *sérieuse* avec la Nature puisque son instrument (l'imagination) apparaît alors comme l'instance même de la trahison au réel <sup>(29)</sup>.

Il est clair que cette distribution binaire n'est pas entièrement arbitraire. Elle s'appuie sur une analyse des catégories de la conscience qui semblait alors irréductible, et à laquelle l'esthétique naissante offre bientôt une théorie de références nouvelle. Ainsi, selon Dubos et d'autres, les « Belles-Lettres » tirent leur spécificité de leur relation privilégiée avec les sens. Elles organisent l'espace de l'émotion et du plaisir, non celui du savoir comme tel <sup>(30)</sup>. Elles s'opposent, par leur langage à l'algorithme de la science; et leurs thèmes ne coïncident pas avec ceux de l'Être, objet du savoir proprement dit. Elles s'inscrivent dans l'orbite du beau, individuel et arbitraire <sup>(31)</sup>.

Mais si l'Histoire Littéraire choisit de restreindre son domaine à la seule clôture des « Belles-Lettres » c'est moins en raison de la valeur intrinsèque des critères qui opposent celles-ci aux sciences qu'en fonction des choix politiques que ses engagements pédagogiques l'avaient contrainte à poser.

L'Histoire Littéraire fut, en effet, très rapidement accaparée par l'École, au sein de l'ancien *trivium* médiéval. L'Oratoire notamment, et l'Ordre des Jésuites en font le substrat de leur pédagogie. Or, — elle ne s'en cache pas — l'École de l'Ancien Régime fonctionne *pour* le régime. Elle écarte donc systématiquement du « corps enseigné » tout un savoir, toute une philosophie qui entraîne avec elle des éléments critiques de plus en plus nombreux contre les institutions établies. Et s'appuyant sur une distinction prônée autrefois par les mondains entre « les sciences où peut s'appliquer un honnête homme » et celles auxquelles il ne saurait s'intéresser sans déroger <sup>(32)</sup>, elle privilégie systématiquement l'étude des Belles-Lettres dont elle décrète qu'elles peuvent seules former de véritables hommes d'état, de bons citoyens et de bons chrétiens <sup>(33)</sup>.

(29) Cfr. notamment MALEBRANCHE, *Recherche de la Vérité*, Liv. II, spéc. la « conclusion » (éd. de Paris, 1772, t. I, p. 430).

(30) Cfr. *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture*, Liv. I et III.

(31) L'esthétique intellectualiste — celle de Crousaz et d'André — n'admet évidemment pas que le Beau soit arbitraire. Mais en l'identifiant, comme elle le fait, à une catégorie du Vrai, elle nie la spécificité d'une catégorie « esthétique » au sein du savoir. Jusqu'en 1750 en effet, de nombreux philosophes refuseront toute validité sérieuse à la distinction « Sciences/Arts » (cfr. notamment J. COCHET, *La Clef des Sciences et des Beaux Arts*, 1750).

(32) Cfr. par exemple l'œuvre de SAINT-EVREMONT intitulée: *Jugement sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme* (*Oeuvres*, Amst., 1739, t. I).

(33) Cfr. surtout ROLLIN, *De la manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres*. « Discours préliminaire ». (Ed. Paris, Estienne, 1765, t. I, pp. xxxvii-civ).

